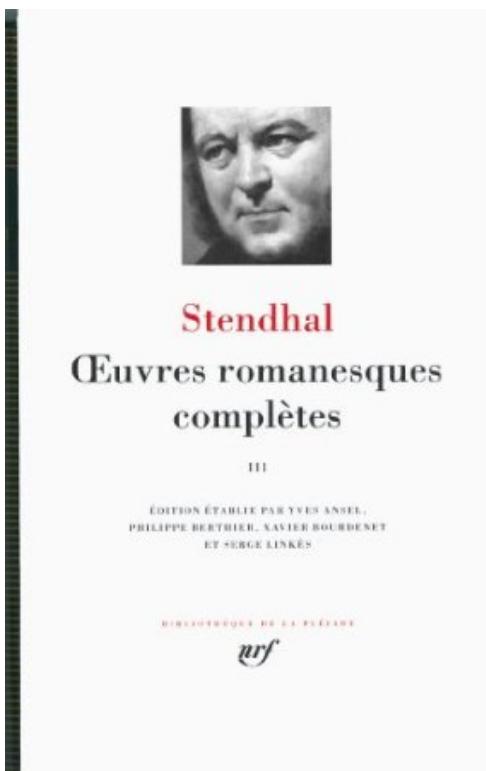


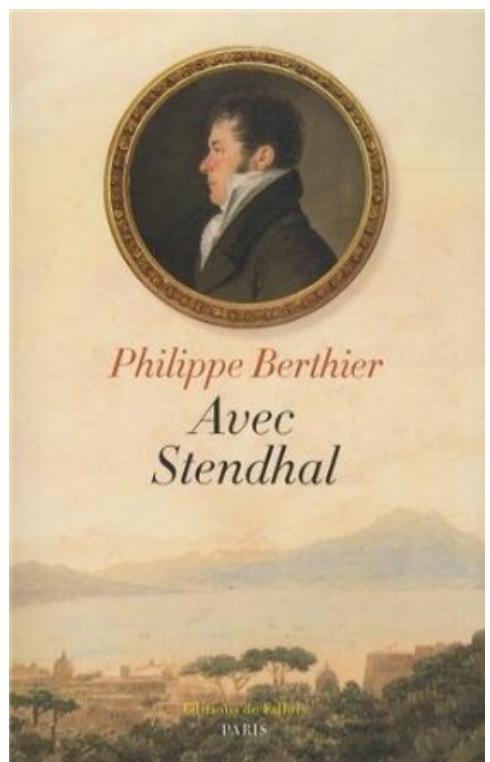
La vie est beyle

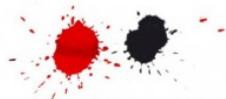


Que les «happy few» se réjouissent, leur bonheur est désormais total. Avec son troisième tome vient de se clore l'édition Pléiade des *Œuvres romanesques complètes* de Stendhal, dont Philippe Berthier, impeccable et spirituel beyliste, est le principal artisan. Obéissant à une stricte chronologie, principe qui aurait enchanté ce romancier si attentif au mouvement des mœurs et du goût, l'ultime volume regroupe les écrits postérieurs aux *Mémoires d'un touriste*. Publié en juin 1838, sous un titre étrange alors, le livre tentait de populariser le voyage pour soi, et lui appliquait un mot anglais, très chic, mais traditionnellement réservé à l'exploration des terres et beautés italiennes. L'exotisme, rappelait-il à ses lecteurs de plus en plus nombreux, était moins affaire d'ailleurs que d'allure, de distance que d'absence. Six mois plus tard, après une nouvelle virée, Stendhal bouclait en cinquante jours la rédaction de son plus beau roman, *La Chartreuse de Parme*, dont l'intitulé avait lui aussi les charmes de l'incongru. Parme, la ville du sensuel Corrège, semblait si peu appropriée aux rigueurs solitaires du cloître ! Pourtant la précision géographique, au-delà du contraste suggestif, convenait très bien à cette grande histoire de passions entrechoquées, sanglantes le cas échéant, et jetées sous le ciel d'une Italie qui ne se voulait plus conventionnelle ou éternelle.

Emporté lui-même par son fameux *incipit*, - le plus beau de toute notre littérature, disaient Nimier et Déon en 1950, Stendhal attelle son récit impatient à un autre décor, celui d'Arcole et de Milan, celui d'une péninsule arrachée à la domination autrichienne par les armées du Directoire, porteuses des «idées nouvelles», écrit-il en ancien fonctionnaire du Consulat et de l'Empire.

Il n'en tirait aucune nostalgie, pas plus qu'il ne condamnait ouvertement, à travers les folles aventures de Fabrice del Dongo, les temps déshérités où il était condamné à survivre (Louis-Philippe et Molé l'ont bien traité). À la suite de Balzac, auteur d'un article d'anthologie en septembre 1840, que Berthier réédite et corrige surtout, l'habitude est de privilégier une lecture politique, univoque, de *La Chartreuse*. Or, la petite cour de Parme, lieu amusant et sordide des intrigues d'un autre âge, n'offre pas à Stendhal le théâtre ou l'exutoire d'un légitimisme déçu, d'essence bourbonienne ou bonapartiste. Ultras et libéraux n'en sortent pas grandis, certains critiques l'ont noté en 1840. Mais Beyle, si «progressiste» à vingt ans, avait trop vu agir les courtisans de toutes espèces et s'exalter l'hystérie du pouvoir personnel. Le scepticisme voltaïen, mâtiné de catholicisme romain, reste sa bonne étoile. Comme Chateaubriand, qu'il aimait détester, Stendhal a toujours rêvé d'une République idéale, où le respect de l'ordre commun ne ferait pas barrage aux débordements privés, où la démocratie n'aboutirait pas au rétrécissement des individus. Fabrice, nul à Waterloo, prouvera sa grandeur sur d'autres champs de bataille, au risque de l'inceste ou du blasphème. L'amour des femmes, flamme interdite de la comtesse, pureté conquise de Clélia, c'est son rendez-vous avec lui-même. Balzac, autre bête, n'a pas vu la part volcanique de la *Chartreuse*, cette perle éruptive désormais sur papier Bible.





Philippe Berthier partage la détestation de Stendhal pour les phraseurs et les raseurs. Et quarante ans de vie universitaire, assombrie par la montée grandissante du politiquement correct et de la terreur communautariste, ont plutôt aiguisé ses systèmes de défense. Alors qu'une active retraite le tient désormais éloigné des amphis et du snobisme parisien, il donne des gages réguliers à son beylisme, véritable gai savoir, appliqué aux genres les plus divers, de la biographie dûment annotée aux pensées détachées, qui courent la page hors des ornières de la bienpensance dont Stendhal n'est pas le saint patron. Des connivences profondes, on le vérifie à chaque publication, le lient à Bernard de Fallois, autre «électron libre», pour user d'une formule qui a poursuivi Berthier avec la ténacité d'une malédiction napolitaine. Quand on aime autant l'Italie et les Italiens plus que les hochets dérisoires de la carrière, il faut s'attendre à ce genre de vendetta. Son dernier voyage en Stendhalie, plus ouvertement égotiste, affiche la verdeur rassurante des lutteurs sereins, pour qui il n'est pas d'affaire plus sérieuse sur terre qu'«être heureux», selon

le destin attribué à Fabrice del Dongo. Avec *Stendhal* peut se lire comme le journal d'un voyage à deux, l'écume subtile d'une conversation jamais interrompue. Dévorer *La Chartreuse* à seize ans, comme Berthier le fit, aurait pu le détacher de cette littérature pour dilettanti. Balzac, entre deux éloges, parle d'un livre décousu, souvent brusqué, pauvre en métaphores et descriptions imageantes. Au lieu de s'en détourner avec horreur pour de plus sérieux breuvages, Berthier s'y est plongé et n'en est jamais remonté. Beyle, comme l'aurait dit ce compagnon toujours présent, car toujours absent, est sa «passion dominante». La formule mozartienne rayonne au cœur de *La Chartreuse*, elle a l'éclat des vérités révélées et des énergies renouvelables. Fabrice, dit Stendhal, avait «trop de feu» pour être prosaïque. Du feu et de l'énergie, Berthier en a revendre. De l'humour aussi, qu'il saupoudre sur les sujets les plus graves, du vin de Bourgogne au vin de messe. Car, pareil à Beyle en tout, il n'idéalise par l'Italie des plaisirs ou le XVIII^e siècle des libres-penseurs par affectation. Ce ne sont pas là religions stériles, neurasthénies célibataires. Si Berthier tire de ses lectures stendhalienne un art de vivre, et la conviction que l'art n'est pas le contraire de la vie, mais son Éros central, c'est que Beyle est le penseur fondamental de la France postrévolutionnaire, de la fatalité du politique et des dangers de l'égalitarisme, l'observateur de l'équilibre précaire, et peu souhaitable, entre le civisme moderne et l'exigence du bonheur le plus conforme à soi. Les faux «amis du genre humain» ont droit à son ironie ou son mépris... Venu à Stendhal par *La Chartreuse* et la peinture, Berthier a fini par faire le tour de la maison et de ses biens les plus précieux. Une morale? Il faut mourir en pleine jeunesse, comme Octave, Fabrice, Julien et Lucien, ou se moquer des années tant qu'on peut jouir des autres.

Stéphane Guégan

- Stendhal, *Œuvres romanesques complètes*, t. III, édition établie par Yves Ansel, Philippe Berthier, Xavier Bourdenet et Serge Linkès, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 60€.
- Philippe Berthier, *Avec Stendhal*, éditions de Fallois, 18€. Chez le même éditeur, du même auteur : *Stendhal ; Vivre, écrire, aimer* (2010) et *Petit catéchisme stendhalien*(2012).
- Pour être tout à fait complet, signalons la parution de la 12^e livraison de *L'Année stendhalienne* (Honoré Champion, 2013), revue dont Philippe Berthier est le fondateur.